

Au temps du Covid, mourir en distanciel !

Michel Billé Sociologue.

Résumé :

Le Covid et le traitement sociétal dont il a fait l'objet sont venus révéler, amplifier des phénomènes dont nous n'avions pas toujours conscience. Notre rapport à la mort a ainsi été, révélé mais, pour une part au moins, refondé et la distance est venue s'introduire là où nous pensions la proximité nécessaire et souhaitable. L'incertitude des relations familiales est venue se conjuguer aux vertus de la distance dans une société du temps réel, de l'immédiateté, de la dispersion, du virtuel...

Il se pourrait bien alors que nous ayons à vivre et à mourir en distanciel dans une socialité de la défiance...

Mots clés : Covid. Mort. Distance. Incertitude. Défiance.

Summary:

Covid and the societal treatment it has received have revealed and amplified phenomena of which we were not always aware. Our relationship with death has thus been revealed but, at least in part, recast, and distance has been introduced where we thought proximity was necessary and desirable. The uncertainty of family relationships has been combined with the virtues of distance in a society of real time, immediacy, dispersion and the virtual.

It may well be that we have to live and die remotely in a sociality of distrust...

Key words : Covid. Death. Distance. Uncertainty. Distrust

Michel Billé Sociologue.

Au temps du Covid, mourir en distanciel !

Michel Billé Sociologue.

« La mort n'est jamais l'affaire de l'individu qui, pour quelque raison, s'absenterait du groupe dont il était membre. Elle concerne et provoque ce groupe même : non pas seulement la communauté de ses congénères, mais la culture où il vient, du fait de sa mort même, s'inscrire autrement.¹ »

« Dans quel monde vivons-nous ? »

Qui d'entre nous, dérangé, choqué, scandalisé par tel ou tel avatar de la vie quotidienne et sociale, la pandémie du Covid, par exemple, ne s'est posé cette question : *« Mais dans quel monde vivons-nous ? »* L'extraordinaire vitesse à laquelle ce monde se modifie a de quoi nous perturber, nous faire perdre nos repères. Il est parfois difficile alors d'y vivre ou de comprendre ce que l'on y vit...

Il est rare que l'on prolonge nos réflexions sur ce monde et sur ce que nous y vivons au point de se demander dans quel monde il nous est donné de mourir... Pourtant même si ce n'est pas nous, dans l'instant, qui mourons, certains de nos contemporains meurent aujourd'hui, dans ce monde-là. Le monde où nous vivons est aussi le monde où nous mourons, c'est une évidence mais, comme pour beaucoup d'évidences, nous avons, personnellement et ensemble, une remarquable propension à ne pas regarder ce qui nous est donné à

¹ Patrick BAUDRY, sociologue, auteur de : « La place du mourant » in « Le mourant » Ed. M-Éditer. Paris 2006. P. 87.

voir, parce que ce qui crève les yeux, au sens propre et au sens figuré empêche de voir. Or si ce monde où nous vivons est parfois difficile à vivre, on peut penser (et nous le savons intimement) qu'à plus forte raison, il soit aussi difficile d'y terminer sa vie ou d'y accompagner celles et ceux qui vivent leurs derniers jours, leurs derniers instants.

Le Covid, de ce point de vue, est venu révéler, amplifier et parfois créer des phénomènes dont, d'une certaine manière, nous nous accommodions et dont, certainement, nous aurons à nous accommoder encore.

Alors mourir au temps du Covid ?

Le Covid s'est imposé à nous à un moment où justement se recomposait sans doute une nouvelle fois notre rapport sociétal à la mort et où nos pratiques sociales, culturelles, se transformaient considérablement, nous conduisant à repenser la place de la mort dans la société ou tout simplement la place de la mort dans nos vies.

Comment la société contemporaine, affectée par la pandémie du Covid, et comment la culture dont elle se fait le vecteur nous donnent-elles à vivre la mort² ? Voilà au fond la question qu'il nous faut essayer d'ouvrir et à laquelle, modestement, je voudrais contribuer à répondre... Modestement tant la question est vaste et complexe dans les mille éléments qui entrent en interaction pour construire une situation nouvelle.

² Si l'on admet, après les travaux de Philippe ARIES, Claude LEVI STRAUSS, Edgar MORIN, Louis Vincent THOMAS, et bien d'autres, que la culture, sous toutes les latitudes, se construit en particulier dans les pratiques sociales au tour de la mort, il nous faut alors regarder aujourd'hui ce qu'il en est de notre culture et de ses transformations.

Or il se pourrait bien que la société nous propose de ne plus vivre la mort, du moins de ne plus avoir à la vivre comme nous « savions le faire ». Dans ces transformations nos repères ne fonctionnent plus, ne nous permettent plus de nous orienter, nous ne pouvons plus reconnaître et comprendre, parfois au moins, ce que nous avons à vivre. Les scènes sociales et familiales sont multiples et réinventées, les rapports au temps et à l'espace sont bouleversés, le virtuel envahit le champ de la réalité. Tous ces éléments qui caractérisent la société contemporaine et ses transformations déterminent un nouveau rapport à la mort, de nouvelles attitudes individuelles et collectives face à la mort.

La crise de la pandémie COVID est venue amplifier, et rendre plus visibles tous ces aspects.

Des scènes familiales et sociales multiples.

Les structures familiales qui fondaient une grande part des rapports sociaux et de la transmission culturelle se sont considérablement transformées³ et continuent à se transformer de façon très importante. Les couples se font et se défont, les unités familiales se composent et se décomposent, les enfants frères et sœurs (ou considérés comme tels) naissent de parents multiples et tissent, ou non, des liens avec des grands parents nombreux et qui vivent longtemps⁴... Les relations dans ces univers familiaux complexes (à quatre, voire cinq générations) peuvent être merveilleuses mais elles sont souvent

³ Ce thème, à lui seul, mériterait un développement qui dépasserait largement le cadre de cette contribution.

⁴ L'espérance de vie à la naissance, en France, est aujourd'hui de 80 ans pour les hommes et 85 ans pour les femmes...

instables, parfois conflictuelles. Les séparations éloignent les anciens conjoints mais avec eux, des cohortes familiales qui se distancient et se fractionnent.

Cet émiettement laisse chacun potentiellement plus isolé que jamais dans l'aventure qu'il a à connaître pour vivre mais également pour accompagner ceux qui meurent, ou pour vivre le deuil et bien sûr pour mourir. Qui est veuf de qui après divorce et remariage ? Qui est orphelin de qui après des recompositions familiales un peu compliquées parfois ? Ces questions auxquelles on croit a priori connaître la réponse nous rattrapent parfois au moment où l'on s'y attend le moins.

L'incertitude⁵ vient aujourd'hui fonder une partie des liens familiaux là où nous pensions connaître les réponses à la question : qu'est-ce qui fait famille aujourd'hui ? Le toit, le nom, le sang faisait la famille, le droit continue à la faire, pour une part au moins, mais de plus en plus ce qui fonde la famille c'est sans doute le choix de se relier durablement dans un univers qui, justement, privilégie ce qui ne dure pas. Incertitude, fragilité et réversibilité du lien... Société de déliaison, pour paradoxale que puisse paraître cette expression, elle n'en décrit pas moins peut-être ce vers quoi, Covid aidant, nous nous dirigeons.

Les vertus de la distance...

Ces scènes familiales en transformation continue, se sont trouvées percutées par la pandémie et par la manière dont socialement nous l'avons vécue et gérée. Ce tsunami pandémique a eu pour effet, d'abord d'introduire, d'imposer partout une distance, des distances là où nous

⁵ Louis Roussel : « La famille incertaine » Ed. Odile Jacob coll. Points. 1989.

n'imaginions pas l'éloignement. Les plus âgés de nos contemporains (mais c'est vrai également pour certaines personnes en situations de handicaps), accueillis en établissements ou soutenus à domicile, ont eu à vivre une situation parfois effrayante où pour les protéger, et sans doute pour leur bien, on a décidé de les confiner mais pour les confiner, on les a isolés et pour les isoler, on les a enfermés⁶ dans des espaces qui n'avaient évidemment pas été pensés pour que ces personnes puissent y vivre cela. Si l'on ajoute à cela le manque de moyens matériels et humains et l'impossible anticipation, on comprend que la pandémie soit venue bousculer les liens sociaux et familiaux là où l'on ne pouvait s'y attendre. La mort vécue dans un cercle familial chaleureux a été parfois impossible et souvent interdite ou vécue comme telle⁷.

Plus largement, nombre de grands parents n'ont pas pu voir, accueillir, embrasser leurs petits-enfants... Les pratiques familiales ont été bouleversées et de la même manière, une partie au moins des relations familiales ont fait l'objet de modifications profondes... Le confinement n'a évidemment pas enfermé que les vieux... Les liens se sont parfois insidieusement délités, distendus.

Sans doute n'est-il pas exagéré de dire qu'à l'incertitude des relations familiales est venue s'ajouter une composante nouvelle, en tout cas activée par la crise : la virtualité... Comme si la famille pouvait, pour une part au moins, devenir une réalité virtuelle dans laquelle la connexion pourrait se substituer à la relation... Comme si une connexion sur Skype ou Whatsapp pouvait remplacer une étreinte !

⁶ L'usage du mot « enfermé » peut paraître excessif et peut choquer, il renvoie pourtant à ce que Michel Foucault appelait « le grand renfermement » ... Histoire de la folie à l'âge classique Ed. Plon 1961.

⁷ Cf. Marie de Hennezel : « L'adieu interdit » Ed. Plon 2020.

Bien sûr tout cela était déjà en mouvement, en maturation depuis quelques années mais il semble bien que le Covid soit venu amplifier ces phénomènes de distance, d'accroissement de la distance.

L'usage incroyable des expressions « *gestes barrière* » et « *respect de la distanciation sociale* » jusque dans la gestion des files d'attente dans les magasins, dans les transports, vient en quelques sortes symboliser la manière dont la distance s'est introduite jusque dans nos relations les plus intenses, pour ne pas dire, parfois, les plus intimes...

Là où constamment la société contemporaine valorisait la proximité voilà que la distance est devenue référence... Un slogan qui, lors du premier confinement, se voulait préventif, est venu dramatiquement illustrer ce phénomène : « *Quand on se sent proche on ne s'approche pas !* » Au lieu de nous inviter à réfléchir à la question fondamentale : « Comment rester proche si l'on ne peut pas s'approcher ? » Évidemment pour compléter l'incitation à la distance les flashes de communication préventive se terminaient par une injonction merveilleuse : « *Et arrêtez les embrassades !* » Comme si embrasser n'était plus prendre en bras, ce bras symbole de la relation affectueuse et bienveillante qui étreint, qui soutient, qui accompagne...

Distance ! Distance ! L'émergence du mot « *distanciel* » est évidemment révélatrice de cette transformation sociétale : vive le distanciel, qu'il s'agisse du travail, télétravail, de la médecine, télémédecine, ou de la rencontre, la distance a des vertus multiples : elle protège, elle fait gagner du temps, on trouve même à la visioconférence des vertus écologiques puisqu'elle évite des déplacements et la pollution qui les accompagne, elle rend possible l'impossible, elle permet l'échange, la rencontre... Bref, merveilleux paradoxe : la distance qui rapproche, la

distance au service de la proximité par l'entremise de la réalité virtuelle...

Et tout cela est venu s'infiltrer jusque dans notre rapport à la mort, jusque dans nos manières d'être présents-absents au près de celles et ceux qui avaient à mourir dans ces conditions de confinement... On a filmé, on a connecté, oui mais... On a oublié ces quelques vers d'Aragon qui disent si bien la nécessaire présence :

« Donne-moi tes mains

Pour l'inquiétude

Donne-moi tes mains

Dont j'ai tant rêvé

Dont j'ai tant rêvé

Dans ma solitude

Donne-moi tes mains

Que je sois sauvé » Louis Aragon⁸

Nous avons à mourir dans la socialité du temps réel.

A travers tout cela, qu'est-ce qui change donc dans notre société et qui transforme le rapport que nous entretenons avec la mort ? Rien moins que la socialité⁹, c'est-à-dire notre manière de faire ou de ne pas faire société, de nous relier ou de nous délier. Nouvelle socialité, nouvelles manières de faire société qui donnent forme à nos attitudes, nos comportements, nos croyances mêmes, tant dans leur dimension personnelle que dans leur dimension collective. Nous avons à vivre, à vieillir et à mourir dans la socialité de la dispersion, de la séparation,

⁸ Louis Aragon : « Les mains d'Elsa » 1963.

⁹ La socialité peut être comprise comme notre manière de former, de tisser et d'agencer des liens sociaux, de vivre la culture à un moment précis de l'histoire d'une société.

de la distance et ceci n'est pas simple. Notre rapport à la mort s'en trouve évidemment transformé, de même qu'il se trouve transformé par la modification de notre rapport au temps.

Nous vivons dans un monde qui vient d'inverser son rapport au temps : Il y a longtemps, déjà, que l'eau de la clepsydre ou le sable du sablier ne coulent plus pour dire le temps qui « passe, » qui « s'écoule ».

« Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame !

Las ! Le temps, non, mais nous nous en allons

Et tôt serons étendus sous la lame.¹⁰ »

Il y a peu encore nous mesurons le temps en le projetant sur l'espace, celui du cadran solaire ou, plus souvent, celui de l'horloge ou de la montre. L'espace parcouru par l'ombre ou par l'aiguille disait le temps, le temps passé. Les choses étaient faites pour durer. Le délai était normal, inévitable, accepté. Ce qui durait avait de la valeur, la patience était une vertu, le grand âge était rare mais célébré. Le temps, même s'il nous « tarde parfois qu'il passe » n'est plus fluide insaisissable, il est projeté sur l'espace, non plus volume s'écoulant mais surface, sol, terrain, mesurable, il a de la valeur, « le temps c'est de l'argent ! »

Le temps dit par l'écran de la montre ou de l'horloge à affichage numérique (l'écran et non plus le cadran) est tout différent. Il s'agit de dire l'instant, arrêté provisoirement à la seconde, au centième, au millième de seconde. Le temps c'est de l'instant, de l'immédiateté. L'instantané devient la valeur marchande privilégiée. On gère en flux tendu¹¹, sans délai. Les technologies modernes de l'information nous

¹⁰ Pierre de Ronsard « Continuation des amours » XXXV

¹¹ Même le turn over des résidents et le taux d'occupation en EHPAD... Cf. Victor Castanet : « Les fossoyeurs » Ed. Fayard 2022.

poussent à penser notre rapport aux autres et au monde « *en temps réel* », c'est à dire dans l'instant, en négation de la durée. Ce qui ne dure pas a de la valeur, l'éphémère est partout célébré, le jetable est devenu le produit enviable¹². Négation du délai et négation de la durée. Précipitation du futur dans le présent et projection vers un futur¹³ qui se prend pour l'avenir. Négation du passé. Je prends, j'utilise, je jette. Ce monde valorise l'éphémère et produit du déchet désormais théoriquement recyclable, c'est-à-dire indéfiniment jetable.

Croyant maîtriser le temps l'homme pense maîtriser la vie, sa vie et veut évidemment maîtriser sa mort, en disposer, en décider. La temporalité de la mort est devenue insupportable. Il faut, il fallait du temps pour mourir... La mort prend son temps, prend du temps. Et voilà qu'elle ne va pas assez vite, qu'elle ne va pas comme on veut. Il nous faut enfin mourir en temps réel, dans l'immédiateté de la décision de la mort : mourir quand je veux à défaut d'oser dire mourir si je veux... Mourir en temps réel, sans délai, ne pas attendre le moment venu. Décider du moment comme exercice de la « dernière liberté¹⁴. » Maîtriser le temps, le jour et l'heure... Quitte à mourir tout de suite pour ne pas avoir à mourir plus tard ! Et ainsi espérer échapper aux affres de la maladie. De quoi est-il mort ? De l'avoir décidé ! Mourir de décision comme autrefois *on mourait de vieillesse et pourquoi pas « de sa belle mort » !* Mais qu'est-ce qu'une belle mort, justement ? Nouvelle définition, la belle mort serait la mort dont décide celui qui va mourir...

¹² Obsolescence programmée... Pierre Rabhi « *Vers la sobriété heureuse* » Ed. Actes Sud 2013. :

¹³ Futur qu'un présomptueux « Futuroscope » prétend nous donner à voir... Cathédrale de l'image élevée à la gloire de Saint Virtuel...

¹⁴ Allusion à F. De CLOSETS : « La dernière liberté » Ed. Fayard 2001.

Nous vivons dans une société qui évacue l'agonie, on peut même le comprendre : Agonie, du grec « agônia » qui signifie la lutte. Il s'agit de mourir en squeezant cette phase de vie, de lutte, qu'est l'agonie

Nous vivons dans une société qui a aboli la durée, qui retarde la mort ou qui l'anticipe, perturbation du rapport au temps, maîtrise ou fantasme de maîtrise. Une vie que l'on prétend abrégé pour les uns et qui s'étire, qui s'éternise artificiellement pour d'autres, dans une société qui ne veut plus entendre parler d'éternité.

Et voici que le Covid est venu perturber cette transformation sociétale du rapport au temps et à la mort en faisant mourir certains de nos contemporains de façon imprévisible et en multipliant les morts simultanées dans des lieux qui n'étaient ni préparés ni pensés pour accompagner la mort... On a alors utilisé un langage incroyable en osant parler du nécessaire « *tri des malades* » à l'entrée des services d'urgence, de réanimation ou autre... « Tri des malades », comme on trie les déchets, (recyclables, réutilisables, compostables) avec des critères de sélection qui laissent entendre que la vie des uns a sans doute plus de valeur que la vie des autres et qu'il convient de faire appel tantôt à la science médicale, tantôt aux valeurs éthiques ou morales pour en décider.

Nous avons à mourir dans la socialité de la dispersion...

De la même manière que la modification du rapport au temps a modifié le rapport à la mort, celui-ci se trouve modifié par la transformation du rapport à l'espace...

Celui qui s'identifie à sa terre peut y retourner et, souvent, souhaite y retourner. L'homme vient de la terre et retourne à la terre. Celui qui

n'est de nulle part ne se pense pas « glaise¹⁵ » mais « poussière » et ne souhaite pas particulièrement se fixer à un sol pour l'éternité. La poussière, les cendres peuvent alors être dispersées dans un espace illimité, immatériel. Image d'un infini, d'une immortalité dont il convient pourtant de ne plus parler. La dispersion des cendres est ici symbolique de la déréalisation du lieu des morts. Le cimetière¹⁶ évoquait l'espace clos du paradis¹⁷, on y portait une bière¹⁸, un cercueil contenant un mort, un cadavre. Le lieu des morts disait le lieu pour la mort, lui attribuant dans la cité et dans la vie une place centrale, visible, réelle et symbolique, honorable et honorée ...

La dispersion des cendres signe ce nouveau rapport à la mort lié à ce nouveau rapport à l'espace : déréalisation de l'espace, du corps, et de la mort.

François DAGOGNET, médecin et philosophe, lorsqu'il tentait de formuler un « éloge de la poussière¹⁹ » poussait l'observation et l'analyse jusqu'à écrire : *« Les cendres ont rejoint le degré zéro du réel ; avec elles a été abolie la substantialité ; désormais il ne sera plus possible d'identifier le cadavre. Parfois c'est ce qui est recherché : le sujet a tellement souffert de sa maladie (à tel point qu'il en blâme son corps et comme si celui-ci l'avait trahi, méritant une sanction) et de son isolement, qu'il entend quitter la société, entrer dans un anéantissement définitif, immédiat et vengeur. »*

¹⁵ A l'intérieur même de la référence biblique, le glissement sémantique de la terre ou de la glaise à la poussière et à la cendre est ici très intéressant. « Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris. »

¹⁶ Du grec Koïmêterion : lieu où l'on dort

¹⁷ Du grec paradeisos : enclos, jardin, Eden.

¹⁸ Du francique bêra, civière, de beran, porter caisse oblongue, cercueil.

¹⁹ DAGOGNET François : « Pour le moins » Ed. Les Belles Lettres, coll. Encre marine. Paris 2009. P. 29 chapitre 1.

Nous voici donc au degré « zéro du réel. » Après avoir tenté de déréaliser le mort et la mort, ne reste qu'à déréaliser le deuil. L'usage intense et absurde que nous faisons de l'expression « travail de deuil » ne remplit sans doute pas d'autre fonction. En nous faisons croire que nous avons un travail à faire, dans un processus quasi mécanique et si possible contrôlé, maîtrisé. Le deuil « ça se gère », prétendent certains donneurs de leçons, faux prophètes de la psychologie moderne... Vous pouvez apprendre à « gérer votre deuil » comme à « gérer votre stress », vos conflits, vos entretiens d'embauche, etc. « Ça se gère comme un portefeuille d'actions en bourse, » comme le fric, comme l'espace, comme le temps... Le Covid nous a appris le travail à distance, voilà que vous aurez donc à faire votre travail de deuil en distanciel... En télétravail de deuil...

D'ailleurs pour bien gérer votre deuil investissez donc en EHPAD²⁰, nouvelle « dernière demeure » ... Il semblerait que cela rapporte un peu ! Le deuil se gère, d'ailleurs le deuil est à vendre, n'en doutons point, ces pseudo-psy ont besoin d'argent. Si non ils nous expliqueraient que nous avons besoin de temps pour que le deuil nous travaille et que, dans ce temps nécessaire, c'est la communauté des hommes et leurs rituels qui soutiennent ceux qui souffrent et donnent du sens à ce qu'ils vivent.

« Les « psy » mobilisés au chevet du mourant.../...peuvent apparaître comme les préposés à la privatisation de la mort, comme des instruments essentiels dans l'opération de conversion de la mort en un problème

²⁰ Victor Castanet : « Les fossoyeurs » Ed. Fayard 2022

psychologique et une affaire privée, dans la désinscription de la mort de cet impossible que nous ne pouvons que partager en commun²¹. »

Nous avons à mourir dans la socialité du virtuel.

Société du temps et de l'espace déréalisés, on ne saurait en être surpris, cette société de l'immatérialité engendre une socialité du virtuel dont l'Internet est évidemment la construction emblématique.

Socialité de la réalité virtuelle, du vrai faux, dans laquelle la communication tient lieu de relation et laisse, déjà, la place à la connexion. Comme si connexion et relation étaient équivalentes ! Et nous nous réjouissons ou souffrons grandement de relations provisoires, éphémères, réversibles comme sont éphémères les connexions à l'internet. Plus électives que jamais, les relations sociales tendent à devenir virtuelles, tout nous y pousse : les distances, la technologie, nos modes de vie, etc. Relations virtuelles pour un accompagnement de fin de vie qui tend à devenir « allégé », puisque tout s'allège dans la socialité du café décaféiné. Le traitement de la douleur est sensé rendre la mort indolore, et à défaut de « *mourir dans la tendresse²²*, » il se pourrait bien que nous mourions non pas dans la douceur mais en douce. Une mort allégée, sans avoir à mourir, sans le temps de la mort, sans l'agonie, sans les affres de la mort. L'invention de la catégorie du « mourant » permet d'ores et déjà de faire oublier l'agonisant et pourrait bien permettre, demain, de dissocier le mourant du vivant pour en faire une sorte de « vivant déjà mort, » un « humain qui ne serait plus une personne » pour reprendre la distinction que formule par exemple le philosophe Peter Singer. Voilà qui permettrait

²¹ HIGGINS Robert William « *Le statut du mourant une place impossible* » in *Le mourant* Op. Cit. P. 20.

²² Christiane JOMAIN : « *Mourir dans la tendresse* » Ed. Centurion. Paris. 1984.

de lui adresser un traitement expéditif et propre, pour son bien évidemment. Et voici enfin une mort zéro défaut, une mort parfaite, indolore, invisible, imperceptible... Une mort dématérialisée, une mort sans mort, sans voir le corps du mort. Une mort virtuelle possiblement. Alors les rituels qui accompagnent aujourd'hui la mort ont l'apparence des rituels, mais dans la confusion où nous sommes entre le sacré et le religieux, refusant ce dernier, il y a fort à craindre que le sacré²³ soit également évacué. Alors ça a l'apparence d'un rituel²⁴ mais le contenu n'est ni signifié ni perceptible. Y a-t-il un sens d'ailleurs dans ces rituels qui voudraient s'accorder à toutes les situations, à toutes les cultures et qui par conséquent s'interdisent des références culturelles explicites, se présentant finalement comme des rituels hors culture ? Le propre du rituel funéraire est de proposer un sens à la mort, sens qui relie²⁵ les vivants autour de celui qui vient de mourir, lien qui les aide à vivre le deuil, l'épreuve, qu'ils ont à vivre. Il se pourrait bien que ces rituels, pourtant bien mis en scène, ne soient que des coques vides qui ne resserrent les vivants qu'au tour de ce qu'ils contiennent : rien. On objectera qu'alors chacun est libre d'y mettre ce qu'il veut, ce qu'il souhaite. Sans doute mais alors de quoi le lien sera-t-il fait ? (Ex. La mort est un passage... Mais personne ne dira passage de quoi à quoi, de où vers où ?)

Qu'est-ce qui fera lien, lien social, qu'est-ce qui fera socialité ? Non plus le rituel qui réunit pour s'incarner mais le « réseau », peut-être, si du moins sa « toile » est assez forte pour se resserrer au bon moment. Le

²³ « Le sacré c'est tout ce qui maîtrise l'homme d'autant plus sûrement que l'homme se croit plus capable de le maîtriser » René GIRARD « La violence et le sacré » Ed. Grasset Coll. Pluriel. Paris 1972 P. 51.

²⁴ L'image du « rituel Canada dry » est ici très intéressante : ça a la couleur du rituel, le goût du rituel, l'apparence du rituel... Mais est-ce un rituel ?

²⁵ Religere : relier ; on comprend pourquoi le rituel est le plus souvent religieux...

modèle de la socialité du web s'applique partout. Mais les connexions ne sont pas des relations, elles sont provisoires, éphémères, réversibles, toujours déconnexions possibles...

A ce point du raisonnement, le paradoxe est à son comble...

Au moment où plus que jamais, la société contemporaine refuse l'éternité que lui proposent quelques religions depuis des millénaires, elle invente non plus l'éternité mais « l'internité »...

Morts, nous n'irons plus au ciel mais au « cloud », là où un « nuage » informatique assurera pour toujours la mémoire du défunt pour une société devenue amnésique...

Le paradis n'est plus spirituel, ni même artificiel, le voilà devenu virtuel... Et il rapporte des bénéfices bien réels aux « grands-prêtres marchands du temple » qui nous le vendent ici-bas...

Alors, mourir en distanciel ?

Socialité de l'incertitude, de la déliaison, du temps réel, de la dispersion, du virtuel, socialité de la maîtrise²⁶... Et il faudrait ajouter socialité du marché, du spectacle, de l'image, etc. Tout concourt au morcellement du champ social. Cette société de la dispersion ou du réseau, c'est la même chose, est celle de la culture de l'individu, multitude anonyme, multitude d'anonymes, répétition du même. La confusion omniprésente entre la personne et l'individu laisse ce dernier sans lien réel, sans la relation incarnée qui ferait de lui une personne. Tout se tient : « *On imagine couramment que l'individu est ce qui s'oppose à la masse, or il n'y a pas de masse sans la construction*

²⁶ Socialité de la maîtrise qui se lit à travers l'usage de quelques expressions très actuelles : « faire son deuil, gérer son deuil, » nous l'avons vu mais « le bien vieillir » et bien sûr « le bien mourir. »

*préalable d'une sérialisation, sans la déconstruction du lien social par la formation de l'individu*²⁷. » Nous sommes dans la socialité de l'individu, de la sérialisation, de la massification et c'est là où nous avons désormais à mourir...

Quand l'individu remplace partout la personne, le lien social est mis à mal et tente de se refaire à travers les nouveaux réseaux sociaux dont « le net » (dernier salon où l'on cause) se fait porteur. A tel point que, déjà, certains de nos contemporains « mettent leur mort en ligne », la programment, l'annoncent sur le Net, la mettent en débat et s'assurent que des images en seront diffusées. Comme si mourir sur Internet devenait le moyen de se placer au cœur du monde, au cœur de la socialité. Paradoxe de cette socialité de l'image : le rituel et le spectacle²⁸ se confondent, la diffusion des images donnant l'illusion de la participation à un rituel...

Se placer au cœur du monde virtuel, à défaut de pouvoir établir et vivre jusqu'au bout de la vie quelques relations humaines vraies, incarnées, éprouvées dans la joie et dans la peine... Voilà ce que produit ce nous appelons finalement une société de dé-liaison (déliation amplifiée par le COVID) caractérisée par la rupture ou la fragilisation du lien social, dans laquelle le rituel perd son sens et ne peut plus relier des « hommes-individus » qui vivent un rapport éclaté au temps, à l'espace aux autres et à la mort. Voilà le risque dans lequel nous entraîne cette « socialité désocialisée, socialité de dé-liaison » à force de refuser la mort...

²⁷ Miguel BENASAYAG : « *Le mythe de l'individu* » Ed. La découverte. Paris 1998.P. 13 et suivantes.

²⁸ Les spectacles télévisés qui mettent en scène la mort de telle ou telle star sont les modèles de cette confusion.

Socialité de déliaison, société du sans contact... « Quand on se sent proche on ne s'approche pas ! »

Méfiez-vous les uns des autres !

Voici peut-être bien le message que le Covid est venu dramatiquement introduire dans nos vies, jusque dans nos morts à venir. « O tempora, o mores ! » Autres temps, autres mœurs ! Nous sommes loin de l'injonction à aimer l'autre : « Aimez-vous les uns les autres »... l'autre, quel qu'il soit, potentiellement dangereux, contagieux, potentiellement porteur du mal pour lui même et pour autrui... L'autre dont il convient désormais de se méfier pour se protéger soi-même et ce faisant ne pas devenir dangereux pour autrui... Décidément : Méfiez-vous les uns des autres !

A moins que des orfèvres... ici et là, dans un soin attentif et constant, dans un accompagnement proche et tendre, ne continuent à ciseler, modestement, les trésors de relations investies dont chaque être humain a besoin pour vivre et pour mourir parce qu'ils font l'humanité et la grandeur de l'homme, dans la réalité de la rencontre et parce que « l'homme ne connaît rien de réel sans en mourir²⁹ ».

Mais « *Dans ce monde qui ne rêve que de beauté et de jeunesse, la mort ne peut plus venir qu'à la dérobée, comme un serviteur disgracieux que l'on ferait passer par l'office* »³⁰

« Il n'aurait fallu

Qu'un moment de plus

Pour que la mort vienne

²⁹ Bruno CASTETS « La loi, l'enfant et la mort » Ed. Fleurus, coll. Pédagogie psycho sociale, Paris 1974.

³⁰ Christian BOBIN : « La présence pure ». Ed. Le temps qu'il fait. 1999.

Mais une main nue

Alors est venue

Qui a pris la mienne

Qui donc a rendu

Leurs couleurs perdues

Aux jours aux semaines

Sa réalité

A l'immense été

Des choses humaines. (Aragon : « Le roman inachevé » 1956.)